

# Historical Papers Communications historiques



## Obituaries Nécrologie

Volume 13, numéro 1, 1978

London 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030487ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030487ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

### ISSN

0068-8878 (imprimé)

1712-9109 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

(1978). Obituaries. *Historical Papers / Communications historiques*, 13(1), 243–251. <https://doi.org/10.7202/030487ar>

All rights reserved © The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## *Obituaries/Nécrologie*

### **JEAN-CHARLES BONENFANT 1912-1977**

On lira ci-dessous le touchant témoignage que l'historien Jean Hamelin a rendu à feu Jean-Charles Bonenfant, dans le bulletin d'information de l'Université Laval, *Au fil des événements* (13 octobre 1977).

Passé le cap de la quarantaine, la disparition d'un collègue ne laisse jamais indifférent, sans doute parce qu'on y voit moins un accident qu'un destin qu'on partagera bientôt avec le disparu. La disparition de Jean-Charles Bonenfant me touche cependant de toute autre façon. Pourtant je n'étais ni un de ses intimes, ni un de ses proches. Mais il avait été, au début des années cinquante, "mon professeur". C'était l'époque où un séjour à la Faculté des lettres, qui avait à peine la taille d'une famille patriarcale, tissait entre étudiants et professeurs des liens qui m'ont toujours semblé du même ordre que ceux qui unissent une famille; il nous tardait de prendre nos distances avec nos maîtres et de nous affirmer, mais conservant d'eux un souvenir affectueux, il nous fait toujours plaisir de les revoir. Ceux-ci nous rendent bien cette affection; j'en connais plus d'un dont les yeux brillent de fierté à la pensée qu'il a contribué à la formation d'un Gilles Vigneault, d'un Fernand Ouellet, d'un Clément Perron, et de tant d'autres qui depuis lors ont fait leur chemin.

Pour ma part, lors de mon séjour rue Sainte-Famille, trois professeurs m'ont particulièrement marqué: Marcel Trudel, Louis-Edmond Hamelin et Jean-Charles Bonenfant. Les deux premiers m'ont donné le goût de l'histoire et de la géographie et m'ont initié à l'observation méthodique; le second, par ses exposés vivants, pleins d'érudition, et par son don d'évocation, m'a donné le goût de l'enseignement . . . et aussi de la politique. Les deux premiers avaient un tempérament de chercheur, le second, de professeur. Tous trois, tenaces comme des paysans, se sont bien gardés d'écouter les sirènes de l'administration qui ont tenté, à plus d'une reprise, de les détourner de leur sillon. Encore la veille de sa mort, Bonenfant avait donné ses trois heures de cours magistraux. Plus que ceux d'aujourd'hui, les professeurs des années cinquante ont eu la bonne fortune — j'aurais écrit la consolation — d'enseigner à une époque où le professeur était encore un éducateur au sens plein du mot, conscient de sa paternité intellectuelle dont les responsabilités se prolongeaient bien au-delà de la remise du diplôme.

Je le compris dès mon retour d'Europe, quand avec André Beaulieu j'annonçai à Bonenfant notre intention de compiler un ensemble de répertoires que nous considérions comme un outil indispensable aux chercheurs. Il se moqua gentiment et, avec force gestes, de notre enthousiasme de jeunesse, ne sachant trop s'il devait admirer notre naïveté ou notre courage, car nos ressources matérielles étaient nulles. Mais l'érudit qu'il était se passionna pour nos travaux et mit à notre disposition les ressources de son intelligence et de son influence. Il nous

autorisa à circuler dans la bibliothèque, nous prêta des instruments de travail et mit ses amis de la fonction publique à contribution. En aucun moment, il n'essaya de nous imposer ses vues. Il respectait notre façon de travailler, se préoccupant surtout de supprimer les obstacles qui auraient pu faire échouer le projet. De ses amis m'ont dit avec quelle chaleur il en parlait et combien il était heureux de contribuer à sa réalisation.

Il suivait avec la même sollicitude mes autres travaux, n'hésitant pas à me communiquer des informations dont je pourrais tirer parti. Il était la personne-ressource toujours présente, jamais encombrante. Un jour, il me confia avec nostalgie qu'il aurait aimé, lui aussi, entreprendre avec une équipe quelque gros projet de recherche empirique. Mais il appartenait à la génération qui à vingt ans avait connu la crise et qui n'avait pu compter ni sur un Conseil des Arts ni sur un ministère des Affaires culturelles pour concrétiser ses aspirations. Faut-il regretter l'orientation que prit la carrière de Bonenfant? Je ne le crois pas. Il a été de la génération des pionniers, des éveilleurs qui eurent à lutter contre la crise, mais aussi contre l'étroitesse du milieu — cela explique pourquoi la réhabilitation des "rouges" du dix-neuvième siècle par Phylippe Sylvain lui fit tant plaisir. Nous devons à sa génération l'épanouissement des sciences sociales en notre milieu. Lui-même aura été le type accompli du professeur durant ces années tournantes, fonction qu'il a assumée avec beaucoup d'élégance, d'entrain et de compétence.

Maintenant les pratiques professorales universitaires deviennent de plus en plus collectives et axées sur la recherche. Lui-même en était conscient: il aimait à dire que chaque génération doit se regarder avec ses yeux. Mais l'esprit qui l'animait devrait nous inspirer. La disponibilité, la curiosité intellectuelle, la fidélité au métier, le respect de l'autre — autant de qualités que Bonenfant possédait à un degré éminent — devraient demeurer à la base de nos pratiques professorales.

\* \* \*

The following appreciation of Jean-Charles Bonenfant by Jean Hamelin originally appeared in the Laval University publication, *Au fil des événements*, 13 October 1977:

When one has reached the age of forty, the death of a colleague never leaves one indifferent, probably because it seems less an accident than a destiny we will all have to share in the near future. Nevertheless, the death of Jean-Charles Bonenfant affects me in a different way. I was neither an intimate nor a relative. He was, however, "my professor" in the early 1950's, at a time when a stay at the tiny Faculté des lettres created bonds between students and professors which always seemed to me similar to those which unite a family. We were anxious to establish our independence from our professors, but we have warm memories of them, and we are always happy to see them again. And that feeling is reciprocated. I know several professors who are intensely proud to have contributed to the education of a Gilles Vigneault, a Fernand Ouellet, a Clément Perron and many others who have made their way so successfully.

During my stay at Laval's rue Sainte-Famille, I was particularly influenced

by three men: Marcel Trudel, Louis-Edmond Hamelin and Jean-Charles Bonenfant. The first two interested me in history and geography and introduced me to the systematic analysis of problems; the last, through his lively scholarly accounts and through his gift for making the past live, gave me a taste for teaching . . . and for politics. The first two were disposed towards research; the last was a teacher, a teacher who just the day before his death had given his three-hour lecture. Trudel, Hamelin and Bonenfant all tenaciously resisted the lure of administration, which threatened more than once to divert them from their chosen fields. The professors of the 1950's had the good fortune to teach at a time when, to a greater degree than today, they were educators in the true sense of the word, conscious that their intellectual responsibilities continued well beyond the diploma.

I clearly understood this after my return from Europe when, with André Beaulieu, I announced to Bonenfant our intention to compile a group of repertories which we considered an indispensable tool for researchers. He gently mocked our youthful enthusiasm, not knowing whether he should admire our courage or point to our naivety because we had no material resources. But, scholar that he was, Bonenfant became enthusiastic about our work and gave us the benefit of his intelligence and influence. He allowed us access to the library, lent us the tools of research and asked his friends in the public service to help us. Never did he try to impose his views on us. He respected our way of doing things. He preoccupied himself with removing obstacles which might impede our progress. Some of his friends later told me of the warmth with which he spoke of our project, and how pleased he had been to contribute to it.

With the same concern Bonenfant followed my other work, not hesitating to give me information which I might find helpful. He was the resource person, a point of reference, always present but never in the way. One day he confided to me that he too would have liked to initiate a large project of group research. He belonged, however, to a generation whose youth had been clouded by the Depression, a time when the Canada Council or the Ministère des Affaires culturelles could not be counted upon to help a young man realize his aspirations. Must we regret the direction of Bonenfant's career? I think not. He was one of the pioneers. He had to fight the Depression, but also the narrow-mindedness of his surroundings — this explains why Philippe Sylvain's rehabilitation of the "rouges" of the nineteenth century gave Bonenfant such pleasure. We owe the present flowering of the social sciences to his generation. He himself was the archetypal professor during those crucial years, and he held the office with great elegance, spirit and competence.

Now, more and more, the life of a university professor has become a collective experience, and one centred on research. Bonenfant was aware of this; he liked to say that each generation should look at itself according to its own lights. His spirit, however, should inspire us. His great qualities of accessibility, intellectual curiosity, loyalty to his craft and respect for others must remain at the foundation of our profession.

**Jean Hamelin**

**NORAH STORY 1902-1978**

The passing of Norah Story of the Public Archives of Canada on March 5th at the age of seventy-five has reminded countless scholars of what they owe to this remarkable woman. For thirty-two years, 1928 to 1960, anyone doing detailed work on Canada's past in the Archives enjoyed her enthusiastic co-operation and marvelled at the depth of her knowledge. She knew where to find material on even the most obscure subjects and she saved scholars countless hours of searching. And if she came across anything of interest in the endless files and collections at her disposal, she knew who could use it. Indeed so many books owe so much to the help Miss Story gave their authors that she became a great benefactor of Canadian history.

A graduate of modern history at the University of Toronto in 1926 and the University of Wisconsin in 1927, with further graduate studies at Columbia, she wrote several articles on historical events and compiled numerous studies and inventories, among them the massive *Documents Relating to the Constitutional History of Canada*. In 1967 Norah Story gave to Canada her splendid *Oxford Companion to Canadian History and Literature* for which she was honoured with the Governor General's medal.

Her kind of ability is rare and of incalculable value. Those of us who benefitted from it salute her memory with respect and gratitude.

\* \* \*

Bien des chercheurs se sont souvenus de leur dette à l'égard de Norah Story des Archives publiques du Canada, lors de son décès, le 5 mars 1978. Pendant trente-deux ans, de 1928 à 1960, les historiens qui ont fait des recherches à cette institution ont pu compter sur la collaboration enthousiaste et les vastes connaissances de cette femme remarquable. Elle était capable de trouver des documents sur les sujets les plus obscurs; elle sauvait ainsi un temps incalculable aux chercheurs. Si elle venait à découvrir un document intéressant dans les papiers et les collections innombrables à sa disposition, elle savait qui pouvait l'utiliser. Tant de livres ont paru grâce à l'aide inestimable qu'elle a apportée à leurs auteurs qu'elle est devenue une grande bienfaitrice de l'histoire canadienne.

Norah Story avait étudié l'histoire moderne durant ses études de baccalauréat à l'Université de Toronto (1926) et de maîtrise à l'Université du Wisconsin (1927), de même que pendant les études supérieures qu'elle poursuivit ensuite à l'Université Columbia. Elle continua plus tard d'approfondir ses connaissances sur le sujet. Auteur de plusieurs articles historiques, elle a compilé de nombreux inventaires, dont les volumineux *Documents relatifs à l'histoire constitutionnelle du Canada*. En 1967, Norah Story publia son splendide *Oxford Companion to*

*Canadian History and Literature*, qui lui valut la médaille du Gouverneur-Général.

Un talent comme le sien est rare et d'une valeur inestimable. Les chercheurs qui en ont bénéficié garderont d'elle un souvenir empreint de respect et de gratitude.

**Frank MacKinnon**

## **RONALD WAY, 1908-1978**

Ronald Way, who died suddenly at his home in Kingston in February, was the outstanding pioneer of historical restoration and reconstruction in Canada. Fort Henry and Upper Canada Village, to take only two of his major restoration achievements, reflect the range and depth of his insight. They are standing testimony to his unrivalled knowledge of military architecture and his genius in developing the idea of "living history". Both of these strengths of his early work are clearly reflected in the restoration of Louisbourg, behind which he was the major planner and driving force.

In a time when the preservation of our heritage attracted little support, Way worked around the clock to satisfy lean budgets and overcome unreasonable deadlines. With the support of the indefatigable "Taffy" (Beryl Way), his wife and immensely able administrative manager, he demanded of himself and those who worked for him unremitting effort and toil to conceive what the historical record would not reveal, to reconstruct what it begrudgingly divulged or correct what it divulged erroneously. As he never tired of pointing out, the problems so easily evaded by those who write history cannot be dodged by those who rebuild it.

His many articles and one book (*The Niagara Parks*), and the numerous unpublished reports he wrote for provincial and federal governments, bespeak a career in the university classroom and the scholar's library. His study of the Ontario and Quebec boundary waters, undertaken with Fred Gibson, is a classic example of where his priorities lay. The traditions of the public service, in which he so deeply believed, took precedence over the claims of the scholar. As a result, this important government report remains unpublished. But as the Principal of Queen's said of Way in 1974, when his alma mater conferred upon him the degree of Doctor of Laws, "if you seek his monument, Mr. Chancellor, you need look no farther than across Kingston harbour", to the headland where Fort Henry stands.

\* \* \*

Ronald Way, décédé subitement à sa résidence de Kingston en février, fut le pionnier par excellence de la restauration et de la reconstruction historique au Canada. *Fort Henry* et *Upper Canada Village*, pour ne citer que deux de ses plus grandes réalisations, traduisent bien l'ampleur et la profondeur de ses vues. Ces

oeuvres restent le témoignage durable de sa connaissance insurpassée de l'architecture militaire et de son génie créateur mis au service de "l'histoire vivante". Ces deux qualités démontrées à l'occasion de ses premiers travaux se manifestent encore plus dans la reconstruction de Louisbourg, projet dont il fut le planificateur attitré et la cheville ouvrière.

A une époque où la conservation de notre patrimoine suscitait très peu d'intérêt, Ronald Way a travaillé jour et nuit tant étaient maigres les ressources financières mises à sa disposition et irraisonnables les délais qui lui étaient impartis. Secondé par l'infatigable "Taffy" (Beryl Way), son épouse, une femme douée de qualités exceptionnelles d'organisation, il exigeait de lui-même et de ses collaborateurs des efforts soutenus pour imaginer ce que les documents et les vestiges historiques refusaient de dévoiler, pour donner de la consistance aux maigres indices que l'histoire faisait connaître avec parcimonie et pour corriger ce qu'elle pouvait révéler de faux. Il ne se lassait pas de répéter que ceux qui reconstruisent le passé ne peuvent esquiver les difficultés escamotées si facilement par ceux qui écrivent l'histoire.

Ses nombreux articles et un livre, *The Niagara Parks*, ainsi que d'innombrables rapports inédits adressés aux gouvernements fédéral et provinciaux, sont le témoignage d'une carrière consacrée à l'enseignement universitaire et à la recherche spécialisée. L'étude qu'il a menée avec Fred Gibson sur les eaux limitrophes du Québec et de l'Ontario est l'exemple classique des priorités qu'il s'était imposées. Le respect qu'il portait aux traditions de la fonction publique lui fit mettre en veilleuse les exigences du chercheur, à telle enseigne que les résultats de l'importante étude citée plus haut, entreprise pour le gouvernement, sont demeurés inédits. Le plus beau témoignage qui lui a été rendu est celui du recteur de l'Université Queen's lorsque son *alma mater* lui décerna, en 1974, un doctorat en droit: "M. le chancelier, si vous cherchez un jour un monument à la mémoire de Ronald Way, vous n'avez qu'à regarder, de l'autre côté du port de Kingston", le promontoire où se dresse le fort Henry.

**Carman Bickerton**

## **GUY FRÉGAULT 1918-1977**

En décembre dernier, est décédé subitement à Québec l'historien Guy Frégault, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Ancien élève du Collège de Saint-Laurent et du collège Jean-de-Brébeuf, il obtient une licence ès lettres à l'Université de Montréal, d'où il se rend à la Loyola University de Chicago pour y préparer et soutenir un doctorat en histoire, sous la direction du jésuite Jean Delanglez, direction qui marquera profondément le jeune historien, comme l'aura marqué cet autre maître qu'aura été pour lui l'abbé Lionel Groulx. De retour au Canada, il enseigne l'histoire de la Nouvelle-France au nouveau Département d'Histoire de l'Université de Mont-

réal (l'Université Laval établissait le sien au même moment); il collabore activement à la *Revue d'histoire de l'Amérique française* que Groulx est en train de lancer; il milite aussi dans l'*Action nationale* et il joue un rôle essentiel dans la fondation de l'Association des professeurs de son Université. Et surtout, il se livre avec âpreté à ses travaux de recherches, dans les conditions héroïques de ces années 1940 et 1950: les subventions d'aide à la recherche sont alors quasi inexistantes, ou versées au compte-goutte, ou mal considérées par les autorités universitaires (sinon par les collègues) parce que la recherche passe pour distraire de l'enseignement. Les recherches terminées, il restait à tenter d'en publier les résultats, presque toujours à compte d'auteur; plus que tout autre, Frégault aurait pu en raconter long sur les difficultés à se faire publier: il fallait être vraiment entêté pour transformer un manuscrit en livre. Malgré toutes ces misères, Frégault fait se succéder régulièrement les publications: *Iberville le conquérant*, *La civilisation de la Nouvelle-France* en 1944, les deux volumes sur François Bigot en 1948. *Le grand Marquis* en 1952, puis en 1955 *La guerre de la conquête*, donnant en outre deux ouvrages de vulgarisation: un *Frontenac* et la partie *Nouvelle-France* dans une *Histoire du Canada par les textes*. De moins en moins satisfait du climat de l'Université de Montréal, il choisit de passer à l'Université d'Ottawa où on lui accorde des conditions exceptionnelles de travail, mais dès 1961 il se laisse tenter par le ministre Lapalme, qui se cherche un sous-ministre pour le nouveau Ministère des Affaires culturelles. Frégault adorait les défis: les premières années d'organisation d'un réseau administratif de la culture et de relations internationales auront été pour lui des années exaltantes. Il avait presque délaissé la carrière d'historien, ne trouvant plus le loisir de publier qu'une série d'études diverses, *Le XVIIIe siècle canadien*. Puis, là aussi les misères sont venues; le récit qu'il a fait en 1976 de ses fonctions aux Affaires culturelles est significativement intitulé *Chronique des années perdues*.

L'homme ne se livrait pas. Il demeurait froid autant à la tribune du professeur que derrière la table de sous-ministre. Ses jugements comme ses décisions tombaient dru comme la guillotine. Était-ce affaire de tempérament? ou la conception très austère qu'il se faisait autant de l'historien que du haut-fonctionnaire? Dans la fonction publique, il a remis à la mode la conception du "grand commis de l'Etat" et il a proprement incarné cette conception; il faisait penser à ces figures qu'il admirait tant: Talon, Hocquart ou Colbert. Grand commis irréprochable et entièrement consacré à ses fonctions, il ne faisait que poursuivre le comportement exigeant qu'il avait eu dans sa profession d'historien. En ceci, avec ceux de sa génération, il marque une étape dans l'historiographie canadienne-française: celle de l'histoire rigoureuse, préparée par un long inventaire des archives, solidement étayée sur le document et sobrement écrite. Il écrivait un français impeccable, avec un art raffiné, en homme de haute culture qu'il était. Penseur, il recherchait les grandes constructions, claires, logiques. C'est un style d'historien qui se perd.

Sa mort est survenue à un moment où, ses fonctions de sous-ministre ayant pris fin, il allait retrouver les loisirs nécessaires pour se remettre à ses travaux d'historien.



\* \* \*

Last December in Quebec City, the historian Guy Frégault died suddenly at the age of fifty-nine.

A former student at Collège de Saint-Laurent and at Collège Jean-de-Brébeuf, he received his licence ès lettres at the University of Montreal. He then prepared his doctoral thesis in history at Loyola University of Chicago under the guidance of the Jesuit Jean Delanglez, an experience which deeply marked the young historian, as did another of his professors, Lionel Groulx. Upon his return to Canada, he taught the history of New France at the recently constituted Department of History at the University of Montreal (Laval University also established its history department at the same time); he made an active contribution to the *Revue d'histoire de l'Amérique française* which Groulx was in the process of starting; he became a militant supporter of l'*Action nationale*; and he played a vital part in the founding of the association of professors at his university. And, above all, he devoted himself keenly to his research in the heroic circumstances of the 1940's and 1950's, at a time when grants were seldom given, or were very small, or were frowned upon by university authorities and even colleagues as being a diversion from teaching. Once it was concluded, the research still had to be published, often at the author's expense. Frégault was only too familiar with the difficulties encountered in publishing: one had to be very persistent to transform a manuscript into a book. Nonetheless he published regularly: *Iberville le conquérant* and *La civilisation de la Nouvelle-France* in 1944, two volumes on François Bigot in 1948, *Le grand Marquis* in 1952, and then in 1955, *La guerre de la conquête*. In addition he produced two popular works, *Frontenac* and, in *Histoire du Canada par les textes, Nouvelle-France*. Less and less satisfied with the atmosphere at the University of Montreal, he decided to move to the University of Ottawa, where he was given exceptional working conditions. In 1961, however, he was tempted by Georges-Emile Lapalme, who sought a deputy minister for the new Ministère des affaires culturelles. Frégault loved a challenge. The first years of organizing the administration of culture and international relations were very exhilarating. He had almost given up his career as a historian, although he found time to publish a collection of varied works, *Le XVIIIe siècle canadien*. The hardships had reappeared: his 1976 account of his time at the ministry was called, significantly, *Chronique des années perdues*.

As professor and deputy minister, Frégault was an intensely private man. His judgements, like his decisions, were quickly and abruptly delivered. Was it a matter of temperament, or the austere conception that he had of both the historian and the high government official? In the public service, he brought back the concept of "le grand commis de l'Etat" and he perfectly embodied this ideal. One is reminded of the individuals he admired so deeply: Talon, Hocquart, Colbert. An irreproachable civil servant, completely dedicated to his duties, he naturally followed the exacting pattern of behaviour of his years in the historical profession. In this, with others of his generation, he marked out a

period in French-Canadian historiography: that of rigorous history rooted in extensive archival research, solidly supported by the documents and composed in a lean style. He wrote impeccable French, with a refinement that suggested the man of culture that he was. A logical, reflective man, he valued an argument that was full and yet clear. This kind of historian is becoming exceedingly rare.

Having completed his work as deputy minister, he died at the very moment when he was about to find the time to return to the writing of history.

**Marcel Trudel**